ʿAlī ʿAbd Allāh AL-DAFFĀʿ, *Ishām ʿulamā' al-ʿArab wal-muslimīn fī-l-ṣaydala.* Beyrouth, Mu'assasat al-risāla, 1985. 24 × 17 cm, 459 p.

L'ouvrage que nous proposons de présenter se veut une analyse de la contribution des médecins et botanistes arabes à la pharmacologie. L'étude de l'A. est précédée d'une précieuse introduction par un spécialiste de la question — S. Kh. Hamarneh, professeur à l'Université jordanienne—, introduction dans laquelle ce dernier situe la pharmacopée dans l'aire culturelle gréco-sémitique. Puis l'A. rappelle, dans son propos liminaire, la genèse de la pharmacologie arabe et *islamique.* L'insistance qu'il met à rapprocher les deux termes est troublante car il y a actuellement consensus sur le fait que l'on désigne la production scientifique dans l'aire arabo-musulmane par l'appellation science arabe. Or, à trop vouloir insister — dans un but polémique et apologétique évident — sur *l'islamité* de la pharmacologie arabe, l'A. réussit le tour de force d'inclure Ḥunayn b. Isḥāq parmi les médecins arabes et musulmans, alors que comme chacun le sait, il était chrétien (p. 67).

Le premier chapitre (p. 75-119) est consacré aux sources de la pharmacologie arabe qui sont, d'après l'A., les traditions égyptienne, babylonienne, chinoise, indienne et, enfin, grecque. S'il est indéniable que les savants arabes ont puisé, directement ou indirectement, à ces différentes sources, il n'en reste pas moins qu'il est difficile de déterminer la nature de l'apport chinois — qui reste mineur — et sur lequel l'A. reste évasif. La démarche scientifique de l'A. semble par ailleurs guidée par des considérations polémiques à tel point qu'il s'efforce, par exemple, de limiter l'apport des savants grecs qui ont " pillé les textes égyptiens et mésopotamiens pour s'en attribuer la paternité " (p. 109). Si l'apparition, quasiment ex-nihilo, d'une brillante civilisation grecque au VI^e siècle av. J.-C. pose quelques problèmes aux historiens des sciences qui y voient des apports extérieurs, on ne saurait accepter de tels jugements à l'emporte-pièce.

Dans le deuxième chapitre (p. 121-154), l'A. aborde la pharmacopée arabe des premiers siècles, se contentant de reproduire des extraits entiers de Omar Farrukh, Georges Anawati, S. Shatti. L'A. mentionne, fort à propos, la place primordiale qu'occupaient les simples dans le grand commerce international, la fonction essentielle des herboristes dans le tissu social urbain et les liens étroits réunissant alchimie et pharmacopée. Toutefois l'A. ne peut s'abstenir de laisser sa plume vanter systématiquement les mérites infinis et la supériorité de la pharmacopée arabe. L'organisation de la corporation des herboristes — apothicaires et le contrôle de la profession donne également lieu à quelques commentaires apologétiques.

Dans le troisième et dernier chapitre (p. 155-451), l'A. passe en revue la contribution des médecins, botanistes et pharmacologistes arabes d'Ibn Rabbān al-Ṭabarī (m. 235/850) à Dāwud al-Anṭākī (m. 1008/1599). On y retrouve les noms des principaux savants s'étant intéressés à cette science : al-Kindī, al-Bīrūnī, Abū Ǧaʿfar al-Ġāfiqī, Ibn Maymūn (Maïmonide), Ibn al-Bayṭār, Kūhīn al-ʿAṭṭār. C'est incontestablement la partie la plus intéressante de l'ouvrage, car l'A. y présente en détail le contenu des traités pharmacologiques dus à ces auteurs. Mais, fidèle à sa méthode, il se réfugie derrière les études de quelques spécialistes arabes ou européens qu'il cite abondamment sans se livrer à une analyse détaillée du savoir pharmacologique et de sa fonction.

BCAI 7 (1991) al-Daffāʿ ('A.'A.): Ishām 'ulamā' al-'arab wa l-muslimīn fī l-ṣaydala, recensé par Fl. Sanagustin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Le livre s'achève par des index et une bibliographie relativement complète où n'apparaissent cependant ni les dates, ni les lieux d'édition des ouvrages utilisés. En somme, et malgré une information étendue sur le sujet, l'auteur, victime d'un zèle apologétique excessif, se fourvoie à maintes reprises. On ne saurait donc utiliser son étude qu'avec une infinie prudence.

Floréal SANAGUSTIN
(Université Lumière — Lyon II)

Jean-Charles SOURNIA, *Médecins arabes anciens, X^e et XI^e siècles*. Paris, C.I.L.F., 1986. 24 × 16 cm, 269 p.

Le pari de J.-Ch. Sournia, professeur honoraire à la faculté de médecine de Paris et bon connaisseur de la tradition médicale arabe, a été d'aborder la médecine arabe médiévale non pas sous la forme d'une énième histoire synchronique, mais directement par les textes.

L'auteur a ainsi sélectionné des textes écrits par cinq des grands médecins de l'époque classique, avec le souci de corriger certains lieux communs qui font généralement de ces praticiens de simples transmetteurs du savoir grec. Ce choix a porté délibérément sur des textes mettant en exergue l'acuité des observations cliniques, le sens critique et l'intérêt que portaient ces praticiens à la pharmacopée. J.-Ch. S. met donc à la disposition d'un public averti des documents originaux, en arabe, accompagnés de leur traduction. Le choix est suffisamment éclectique pour permettre à un tel public de saisir la nature de la médecine arabe des X^e et XI^e siècles à travers quelques-unes de ses manifestations.

De Yuḥannā b. Māsawayh, J.-Ch. S. présente quelques aphorismes, " formule pédagogique vieille comme le monde et toujours justifiée de nos jours ". D'Abū Bakr b. Zakariyyā al-Rāzī, l'auteur nous donne quelques fragments dans lesquels al-Rāzī censure Galien. L'obstétrique et la pédiatrie sont présentées à travers quelques extraits de l'œuvre du médecin andalou Ibn Ṣā'īd al-Qurṭubī. De l'immense œuvre d'Abū l-Qāsim al-Zahrāwī, J.-Ch. S. a retenu le traité relatif à l'extraction des flèches, chapitre important de la chirurgie militaire. D'Abū 'Alī Ibn Sīnā enfin, l'auteur présente un passage conséquent de l'*Urǧūza fīl-ṭibb* traitant de l'hygiène et de la pratique médicale. On voit donc que l'auteur a voulu, par la diversité des extraits réunis, insister sur la variété des préoccupations des médecins arabes de cette époque et cerner la personnalité de cinq d'entre eux.

Le présent ouvrage est précédé d'une brève introduction (p. 1-6), intitulée " Médecine arabe ancienne et Histoire moderne ", où le cadre institutionnel dans lequel fonctionnait la médecine arabe est précisé, ainsi que la diversité de l'origine ethnique et religieuse des médecins qui est une des caractéristiques marquantes de cette médecine. D'autre part, l'auteur tente de préciser la notion de doute scientifique, " déjà conseillé par Hippocrate et constant chez les auteurs arabes ". Malgré le fait qu'un texte liminaire se prête peu à des développements, il nous semble qu'une telle affirmation est difficilement recevable si elle n'est pas relativisée. Nous dirions plutôt que le doute scientifique — et encore faudrait-il définir ce que l'on entend par " scientifique " — s'il n'est pas une constante, n'en apparaît pas moins en filigrane chez de

BCAI 7 (1991) al-Daffā' ('A.'A.): Ishām 'ulamā' al-'arab wa l-muslimīn fī l-ṣaydala, recensé par Fl. Sanagustin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net